

Stéphanie Vallières
Université du Québec à Montréal

Le village historique de Val-Jalbert.
Authentique fantôme ou
spectaculaire industrie?

Le village historique de Val-Jalbert, aujourd'hui une populaire attraction touristique de la région du Lac-Saint-Jean, est né de la volonté de donner une vocation récréative à un village abandonné tout près de la ville de Roberval. Officiellement déserté en 1932, après la fermeture de l'usine de pulpe qui avait motivé sa fondation, l'ancien village de compagnie¹ est interdit à la circulation pendant près de trente ans. C'est en 1962 que le début de la vie touristique de Val-Jalbert

1. Un village de compagnie est une communauté où les principales infrastructures, y compris les habitations des employés, ont été construites par une seule entreprise qui en assure la gestion. La plupart de ces villages sont apparus entre 1830 et 1930, au début de l'ère industrielle. Pour une étude étoffée de ce phénomène urbain à travers le monde, voir John S. Garner, *The Company Town, Architecture and Society in the Early Industrial Age*, New York, Oxford University Press, 1992, 245 p. Pour en savoir davantage sur la façon dont le village de Val-Jalbert était administré, voir Nadia Bazinet et Luc Amiot, *Val-Jalbert, de l'histoire au destin*, Boisbriand, Éditions des Chiens savants, 2001, 40 p.

est signé, lorsque le ministère du Tourisme, nouvellement chargé d'administrer les restes du village, rouvre les portes de celui-ci au public et commande plusieurs études afin de planifier son développement. Depuis son ouverture, ce site touristique, où les ruines d'un village qu'on dit « fantôme » côtoient une nature florissante et majestueuse, fait couler beaucoup d'encre, suscitant autant l'enthousiasme que l'amertume chez ceux qui le racontent. Notre analyse vise ainsi à dégager l'imaginaire véhiculé par le site touristique de Val-Jalbert à partir d'un éventail de discours qui ont été produits à son sujet.

Cette sélection comprend une couche discursive fictionnelle formée de deux récits qui se déroulent à Val-Jalbert : la pièce de théâtre *Ils étaient venus pour...*², de Marie Laberge, et le roman *L'enfant des neiges*³, de Marie-Bernadette Dupuy. Les représentations du lieu que nous offrent ces œuvres seront comparées à celles fournies par le site Internet officiel du village historique de Val-Jalbert⁴ et par le plan d'aménagement du parc de Val-Jalbert⁵, déposé par l'urbaniste Jean Cimon en 1965, qui donne des directives claires sur la façon dont on prévoit, à l'époque, transformer le village en site touristique. Ces documents seront considérés comme un discours interne sur ce lieu, c'est-à-dire produit par ceux-là mêmes qui façonnent l'image de Val-Jalbert depuis le début de sa vocation touristique. Enfin, une dernière couche discursive, que nous nommons documentaire puisqu'elle est externe au lieu tout en n'étant pas fictionnelle, complète ce corpus. Elle est constituée d'un épisode de l'émission *Le Québec de Jean-Claude*⁶, consacré à Val-Jalbert et diffusé en 2006, qui offre un regard contemporain sur le lieu et sur sa pratique.

2. Marie Laberge, *Ils étaient venus pour...*, Montréal, Boréal, 1997 [1981], 141 p.

3. Marie-Bernadette Dupuy, *L'enfant des neiges*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2008, 655 p.

4. Village historique de Val-Jalbert, « Village historique de Val-Jalbert. Accueil », <http://www.valjalbert.com/fr/> (3 avril 2011).

5. Jean Cimon, *Parc de Val-Jalbert : Rapport d'accompagnement du plan directeur*, Québec, Ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche, 1965, 42 p.

6. Martin Fournier, « Val-Jalbert », *Le Québec de Jean-Claude*, Québec, 2006, 47 min.

Ces ensembles, pourtant hétérogènes, se rejoindront autour de trois grands axes, pour nous permettre d'abord d'étudier la disparition de l'appellation « village fantôme » dans les discours analysés, puis d'explorer la notion d'authenticité et ses implications sur le paysage de Val-Jalbert. Finalement, nos trois couches discursives seront convoquées pour évaluer le caractère économique de ce site touristique, caractère que nous mettrons en relation avec une glorification du progrès présente principalement dans le discours interne récent.

Être ou ne pas être un village fantôme

Dans son ouvrage *Ghost Towns of Canada*, publié en 1987, Ron Brown considère Val-Jalbert comme ce qui se rapproche le plus, au Canada, d'une « ultimate ghost town⁷ ». L'assurance avec laquelle Brown appose ce qualificatif à Val-Jalbert nous pousse à ancrer cette notion de « ghost town », que nous traduisons par « ville fantôme » ou « village fantôme », au cœur de notre étude sur l'imaginaire véhiculé par l'ancien village de compagnie. Selon Dydia DeLyser, dans son article « "Good, by God, We're Going to Bodie!" Ghost Towns and the American West », l'appellation « ghost town » serait contemporaine de l'appellation « ghost city », utilisée pour la première fois en 1915 par le journaliste Charles Van Loan du *Saturday Evening Post* pour désigner Bodie, une ville minière abandonnée de Californie⁸. Depuis, cette appellation s'est introduite dans le langage et dans l'imaginaire comme étant intrinsèquement liée à l'Ouest américain : « [I]n significant ways, our contemporary ideas of the mythic West and the towns we now know as ghost towns grew up together in the nineteenth century⁹. » Même si la notion de ville fantôme est maintenant utilisée pour désigner des

7. Ron Brown, *Ghost Towns of Canada*, Toronto, Cannonbooks, 1987, p. 11.

8. Dydia DeLyser, « "Good, by God, We're Going to Bodie!": Ghost Towns and the American West », Gary J. Hausladen [dir.], *Western Places, American Myths: How We Think about the West*, Reno, University of Nevada Press, 2003, p. 278.

9. *Ibid.*, p. 276 : « [L']idée contemporaine que nous nous faisons de l'Ouest mythique et des villes que nous nommons aujourd'hui des villes fantômes ont, sous bien des aspects, évolué ensemble au cours du XIX^e siècle. » [nous traduisons]

endroits abandonnés à travers le monde¹⁰, elle reste ainsi toujours liée à une certaine idée du *Far West*, comme le rappelle Ron Brown dans sa définition d'une *ultimate ghost town* : « [A] townsite chock full of abandoned buildings featuring an abandoned main street just like in the western movies¹¹. » L'aménagement urbain de Val-Jalbert, d'inspiration anglo-saxonne, est mentionné dans quelques-uns des discours étudiés et pourrait expliquer que ce village corresponde davantage à une *ultimate ghost town* que d'autres paroisses désertées du Québec. Dans l'épisode du *Québec de Jean-Claude* consacré à Val-Jalbert, Martin Cloutier, responsable de l'animation sur le site touristique, note cette influence dans l'aménagement urbain du village : « On est comparé beaucoup à Boston, aux petites villes américaines à l'époque. [...] Les petites villes mono-industrielles, c'est sur ce modèle-là qu'on est bâti¹². » Ce modèle concernerait principalement l'aménagement de la rue principale du village : à la place de l'église et du presbytère, ce sont les lieux consacrés aux activités profanes, l'hôtel en tête de liste, qui occupent le centre de Val-Jalbert¹³, créant ainsi un alignement de commerces s'apparentant aux images véhiculées par les westerns auxquels Brown fait allusion.

A priori, il n'y a aucun débat autour de l'appellation « village fantôme » pour désigner les restes de Val-Jalbert. Dès sa première description du parc de Val-Jalbert, le rapport de Cimon fait d'emblée référence à l'ensemble des bâtiments par cette dénomination :

Une très belle forêt de conifères, une rivière magnifique, une chute spectaculaire, une montagne qui offre des vues grandioses sur le lac Saint-Jean et enfin, cet extraordinaire village-fantôme, le tout dans un décor qui a retrouvé (grâce à

10. Dans sa thèse sur les villes fantômes dans la culture américaine, Chrys M. Poff affirme que le terme « ghost town », bien qu'originellement développé en fonction des villes minières américaines, est désormais utilisé pour désigner toutes sortes de villes et villages abandonnés sur les cinq continents (Chrys M. Poff, « The Western Ghost Town in American Culture. 1869-1950 », thèse de doctorat, Department of American Studies, University of Iowa, 2004, f. 5-6).

11. Ron Brown, *op. cit.*, p. 11 : « [U]n endroit plein de bâtiments abandonnés où il y a une rue principale abandonnée, exactement comme dans les films western. » [nous traduisons]

12. Martin Fournier, *op. cit.*

13. Jean Cimon, *op. cit.*, p. 36.

l'abandon du moulin et du village il y a près d'un demi-siècle) sa splendeur originelle¹⁴.

C'est dans l'optique de protéger et de mettre en valeur cet « extraordinaire village-fantôme » que Cimon organise son plan de développement en réduisant l'utilisation des bâtiments : seulement deux d'entre eux seront transformés plutôt que conservés, le reste demeurera à l'état de ruine¹⁵. Ce sont ces bâtiments en décrépitude qui permettent de définir le lieu comme un village fantôme, ce que fait Cimon, mais aussi de nombreux journalistes au milieu des années 70¹⁶. Leurs articles, qui font la promotion du parc de Val-Jalbert nouvellement rénové selon les plans de Cimon, définissent eux aussi le site touristique comme un village fantôme, ce qui nous pousse à croire que, bien plus qu'une simple terminologie, cette appellation a construit l'identité du lieu.

Malgré l'importance primordiale qui était réservée à l'idée de village fantôme dans les discours datant des premières années de la vocation touristique du lieu, les représentations récentes de Val-Jalbert éclipsent entièrement ce concept. Dans *Le Québec de Jean-Claude* et sur le site Internet officiel de Val-Jalbert, on ne parle plus de village fantôme, mais bien du village historique de Val-Jalbert. De nombreuses rénovations ont été effectuées afin de rajeunir l'apparence des bâtiments et de leur redonner la fonction qu'ils occupaient en 1920. Nous reviendrons plus longuement sur l'impact de ces modifications dans la prochaine partie de cette analyse et nous contenterons, ici, de voir comment elles participent à éloigner l'idée de Val-Jalbert de celle du village fantôme. En effet, le rôle des quelques maisons toujours en ruine, et dont l'intérêt était pourtant attesté dans le rapport de Cimon, semble désormais se limiter à souligner l'ampleur des travaux de réfection accomplis dans le reste du village, comme l'énonce le site Internet officiel :

14. *Ibid.*, p. 1.

15. *Ibid.*, p. 21.

16. Nous faisons référence aux articles suivants : Céline Tremblay, « Le village fantôme. Val-Jalbert, un village fantôme très accueillant! », *Le Lundi*, vol. 1, n° 36, 1977, p. 22-23; Pierre Vincent, « Village-Fantôme. Le tourisme fait revivre Val-Jalbert », *La Presse*, 12 juillet 1975, p. E1; Pierre Gingras, « Val-Jalbert rénové : une réussite parfaite pour le tourisme de plein air », *La Presse*, 23 mars 1976, p. G8.

À travers la quarantaine de bâtiments d'origine, plusieurs maisons où le temps a fait son œuvre montrent l'importance du travail de réfection et de valorisation du patrimoine architectural et culturel qui a été fait sur le site¹⁷.

Cette affirmation nous confirme que ce n'est pas tant le patrimoine « fantôme » que le patrimoine historique qu'on a choisi de mettre en valeur à Val-Jalbert. Pourtant, l'échec du village a autant à nous apprendre, sinon plus, que son époque la plus florissante (le début des années 20), qu'on tente de faire revivre à travers ce travail de réfection. Le site touristique de Val-Jalbert reflète ainsi une problématique commune à de nombreuses villes fantômes, dont le patrimoine est largement occulté. L'historienne Patricia Limerick s'indigne du fait que les ratés de l'expansion industrielle et de l'exploitation des ressources naturelles soient ainsi rayés de l'Histoire en prenant pour exemple Rhyolite, une ville fantôme du Nevada : « The history of western expansion was written as a story of national success and even triumph, but the relics of Rhyolite tell their own, more interesting and instructive story¹⁸. » En rénovant Val-Jalbert, on efface peu à peu l'échec qu'il représente dans l'histoire du développement industriel du Québec. On choisit plutôt de se rappeler des années folles, on fixe l'apparence du village comme si le temps s'était arrêté juste avant la crise de 1929 qui a forcé les habitants de Val-Jalbert à s'exiler. Cette perspective, qui semble irréversible, est alimentée par les discours interne et documentaire récents, qui dissocient Val-Jalbert de son image et de son titre de village fantôme.

Dans les discours fictionnels étudiés comme sur le site Internet officiel, où une ligne du temps présente un survol historique de Val-Jalbert en introduisant une ellipse entre les années 1927 et 1970¹⁹,

17. Village historique de Val-Jalbert, *op. cit.*

18. Patricia Limerick, « Haunted by Rhyolite. Learning from the Landscape of Failure », *American Art*, vol. 6, n° 4, 1992, p. 21 : « L'histoire de l'expansion vers l'Ouest [des États-Unis] a été écrite comme une histoire de succès et même de triomphe à l'échelle nationale, mais les ruines de Rhyolite racontent leur propre histoire, plus intéressante et instructive. » [nous traduisons]

19. Village historique de Val-Jalbert, *op. cit.*

on s'abstient de raconter l'époque où le lieu est inhabité. L'histoire de *L'enfant des neiges* se termine effectivement en 1932, année de la démolition de l'église et du presbytère du village. De son côté, la pièce *Ils étaient venus pour...* effectue un saut dans le temps qui lui permet d'éviter de traiter des années où le lieu est laissé à l'abandon. Le départ des villageois est directement suivi du surgissement de voix de touristes : « Imagine-toi donc que c'tait habité c'te maison-là / Aye, on r'tourne-tu au camping tu-suite? / [...] C'est pourtant vrai qu'y reste pus grand chose de c'que ça l'a été²⁰. » À travers ces deux récits, le village déserté semble indicible : Val-Jalbert n'existe que par ses habitants et les touristes qui le visitent. Bella Dicks, dans *Culture on Display*, remarque, en paraphrasant Michel Foucault, que : « Objects, places and artifacts, it seems, are increasingly presented through the lens of their relationship to humans (Foucault 1970). In the process, they are (supposedly) made intelligible and accessible²¹. » Val-Jalbert n'échappe pas à cette règle en étant toujours représenté, dans les discours fictionnels, comme habité ou visité. En plus de rendre le lieu plus accessible aux lecteurs, cette pratique a aussi pour effet de diminuer son caractère « fantôme » en le présentant toujours comme le milieu de vie des personnages des récits.

Une hypothèse pour expliquer la disparition de la terminologie « village fantôme » dans les discours sur Val-Jalbert, et à laquelle nous donnerons suite dans la prochaine partie de cette analyse, serait que le village de Val-Jalbert a été trop rénové pour encore attirer les amateurs de villages fantômes. Ce type de touristes, comme l'énonce Chris M. Poff, s'intéresse davantage au délabrement des bâtiments d'une ville comme Bodie qu'au rapport entre les ruines et la ville qu'elles ont déjà été : « Restoration would destroy precisely what made Bodie so appealing²². » Or, comme nous le verrons plus loin, on a commencé à

20. Marie Laberge, *op. cit.*, p. 122-123.

21. Bella Dicks, *Culture on Display. The Production of Contemporary Visitability*, Maidenhead, Open University Press, 2004, p. 2 : « Il semble que les objets, les lieux et les artéfacts sont de plus en plus présentés par le biais de leur relation aux humains (Foucault 1970). De cette façon, ils sont (supposément) rendus intelligibles et accessibles. » [nous traduisons]

22. Chrys M. Poff, *op. cit.*, f. 1 : « La restauration détruirait précisément ce qui a rendu Bodie tellement attrayante. » [nous traduisons]

modifier les bâtiments pour leur redonner leur apparence originale dès le premier plan d'aménagement du parc de Val-Jalbert.

Malgré tout, la restauration est essentielle à la survie des villes fantômes. L'exemple de Bay Mill, aujourd'hui connu sous le nom de Baie Sainte-Marguerite, démontre que, lorsque ses ruines ont dépassé un certain degré de décrépitude, un village abandonné n'a plus autant de potentiel touristique. Puisqu'aucune conservation de Bay Mill n'a été entreprise, ses ruines sont presque entièrement décomposées, si bien que ce village fantôme n'est pas considéré comme une attraction touristique en soi; il n'est qu'une agréable distraction sur la route menant à un observatoire de bélugas : « Chemin faisant vers le belvédère, prenez le temps de replonger à l'époque de Bay Mill, village autrefois animé autour d'un moulin à scie²³. » L'intérêt suscité par une ville fantôme est donc quelque chose d'éphémère, il est déterminé par un degré précis de détérioration de ses infrastructures. Afin qu'elle échappe au sort du temps tout en restant attrayante pour les visiteurs de villes fantômes, les autorités de Californie ont plutôt choisi de figer artificiellement le délabrement des ruines de Bodie : « Designated as a National Historic Site and a State Historic Park in 1962, the remains of Bodie are being preserved in a state of "arrested decay"²⁴. » Cette intervention, bien qu'allant à l'encontre de la philosophie des visiteurs de villes fantômes, semble constituer la seule façon d'assurer la pérennité de celles-ci.

Comme à Bodie, on a ralenti le délabrement des restes de Val-Jalbert, ce qui explique qu'encore aujourd'hui, plusieurs maisons en ruine soient visibles sur le site. Toutefois, le village fantôme a cédé le pas au village historique sur le terrain comme dans le discours, puisque de plus en plus de bâtiments de Val-Jalbert sont entièrement rénovés plutôt que conservés. Ces nombreuses modifications ont contribué à

23. Sépaq, « Parcs Québec. Parc national du Saguenay », <http://www.sepaq.com/pq/sag/index.dot#sub-tab-decouverte> (22 avril 2011).

24. State of California, « California State Parks. Bodie State Historic Park », http://www.parks.ca.gov/?page_id=509 (22 avril 2011) : « Devenu un site historique national et un Parc historique de l'État [de Californie] en 1962, ce qu'il reste de Bodie est conservé dans un état de "délabrement interrompu". » [nous traduisons]

éliminer la notion de « village fantôme » dans les discours sur le lieu, et alimentent désormais une conception problématique de l'authenticité dans les représentations du site touristique.

Entre fétichisme et retour aux sources

Sur le site Internet officiel du village historique de Val-Jalbert, sur la photographie d'une rangée de maisons délabrées, on retrouve le slogan : « Village de compagnie : Authentique et spectaculaire²⁵ ». Du latin *authenticus*, qui signifie garanti, l'authenticité peut être vue comme une garantie quant à l'origine, la source de quelque chose, dans le cas d'un tableau par exemple, mais elle peut aussi représenter une garantie de vérité ou de sincérité. Pour Val-Jalbert, l'exigence d'authenticité commande une démarche ambiguë : devrait-elle consister en une suspension de toute intervention pour que le village soit exempt de tout artifice, ou devrait-elle être conçue comme un retour aux origines, au village authentique tel qu'il était avant d'être abandonné? Depuis le début de la vocation touristique du site, on a tenté de miser sur ces deux aspects de l'authenticité à la fois.

Dydia DeLyser, dans son étude sur la notion d'authenticité à Bodie, affirme que, bien que de nombreux sites historiques assurent leur caractère authentique à travers des rénovations méticuleuses, « [i]n ghost towns, however, authenticity is constructed through decay and tarnish²⁶ ». Selon la géographe et anthropologue, la forme d'authenticité la plus compatible avec le concept de ville fantôme serait celle d'une garantie de sincérité, le délabrement et la pourriture constituant l'assurance que rien n'est artificiel en ces lieux. Selon cette définition, le village de Bay Mill serait extrêmement authentique puisque rien ni personne n'a interrompu sa détérioration. La perspective de limiter les modifications apportées aux ruines du village de Val-Jalbert pour qu'il

25. Village historique de Val-Jalbert, *op. cit.*

26. Dydia DeLyser, « Authenticity on the Ground: Engaging the Past in a California Ghost Town », *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 89, n° 4, 1999, p. 613 : « Dans les villes fantômes, cependant, l'authenticité est construite au moyen du délabrement et de la dégradation. » [nous traduisons]

conserve son authenticité a été considérée, mais jamais réellement appliquée. Alors que le village est à peine sorti des oubliettes en 1965, le rapport de Cimon plaide en faveur de la conservation du village à l'état de ruine : « Il n'y a pas de doute que le village, *dans son état actuel*, constitue un document humain d'intérêt²⁷. » Les recommandations de l'urbaniste impliquent donc des travaux visant à retarder le délabrement des ruines pour les maintenir le plus longtemps possible dans l'état de 1965, un peu comme on le fait à Bodie. Dans l'optique de préserver ce document humain, le village fantôme restera artificiellement dans un état de « délabrement interrompu ». Cette politique, à Bodie, certifie que, même si les équipes de rénovation ne chôment jamais, leur labeur ne vise qu'à s'assurer que les ruines ne disparaissent pas, comme le résume bien un employé : « [K]eep it standing but make it look like it's still falling down²⁸. » Déjà, on perturbe ici l'évolution naturelle du lieu, ce qui contrevient à une authenticité de type « sans artifices » à laquelle aspire toute ville fantôme. Mais nous le verrons, ces travaux visant à interrompre la dégradation des bâtiments sont minimes à Val-Jalbert en comparaison de ceux qui tentent de rajeunir le site, ce qui laisse croire qu'on y a vite laissé tomber l'authenticité « sans artifices » des villes fantômes pour privilégier un retour presque obsessionnel aux origines.

Même si le site Internet officiel du village proclame aujourd'hui l'authenticité du lieu en s'appuyant sur des photos de maisons en ruine, c'est principalement dans la quête de son allure originale que s'inscrit Val-Jalbert dans les discours étudiés. Malgré son plaidoyer pour qu'on conserve les ruines de l'ancien village, Cimon fait lui-même une exception à cette règle lorsqu'il affirme qu'il « serait très intéressant de restaurer [l'hôtel] tel qu'il était autrefois²⁹ ». Cette intervention sur l'hôtel rappelle la reconstruction de la maison Nepveu que décrit Pierre Nepveu dans *Lectures des lieux*. Tandis qu'on la déplaçait pour permettre

27. Jean Cimon, *op. cit.*, p. 21 [nous soulignons].

28. Dydia DeLyser, « Authenticity on the Ground: Engaging the Past in a California Ghost Town », *op. cit.*, p. 614 : « [M]aintiens-le debout, mais de façon à ce qu'il paraisse encore en train de tomber. » [nous traduisons]

29. Jean Cimon, *op. cit.*, p. 21.

la construction de l'aéroport de Mirabel³⁰, on a décidé de retirer un balcon de la maison car il ne respectait pas le style normand original auquel elle aurait dû correspondre. Selon Nepveu, une telle pratique ne vise qu'à « rétablir arbitrairement (au nom de la connaissance et de la science, naturellement) une origine mythique, une certaine idée abstraite de l'authenticité³¹ ». En rénovant l'hôtel de Val-Jalbert « tel qu'il était autrefois », on présume de son apparence originale en plus de le figer dans un passé fixé arbitrairement. Comme dans le cas de la maison Nepveu, cette entreprise présente une quête d'authenticité on ne peut plus abstraite.

Cette volonté de faire revivre le Val-Jalbert d'antan a pris de l'ampleur sur le site touristique avec les années. Si l'on se fie à l'émission *Le Québec de Jean-Claude*, tournée en 2006, un autre bâtiment a été rénové pour créer une maison modèle de l'ouvrier de Val-Jalbert, dont la décoration et le mobilier imitent ceux des habitations des années 20. De plus, le bureau de poste a été remis en fonction, avec le vieux sceau postal d'antan. Depuis 1997, des comédiens occupent également les lieux pour incarner ce passé originel du village. Par exemple, la postière, comme l'aurait fait celle de l'époque, offre son aide aux visiteurs qui ne sauraient ni lire ni écrire.

Les importantes recherches documentaires accomplies par les écrivaines Laberge et Dupuy peuvent également être perçues comme une quête d'authenticité dans les discours fictionnels entourant Val-Jalbert. Laberge, dans une entrevue accordée en 1997, affirme avoir voulu « rester crédible historiquement³² » lorsqu'elle mentionne ses recherches à la Société historique du Saguenay. De son côté, Dupuy va plus loin dans cette entreprise de reconstruction du passé en fournissant une

30. La construction de l'aéroport de Mirabel, au Québec, a nécessité l'expropriation de nombreux résidents, dont les maisons ont majoritairement été détruites. Les bâtiments d'une plus grande valeur patrimoniale, comme la maison Nepveu, ont pour leur part été relocalisés dans les municipalités environnantes.

31. Pierre Nepveu, *Lectures des lieux*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2004, p. 21.

32. Marie Laberge, *op. cit.*, p. 131-132.

bibliographie des ouvrages consultés pour élaborer son récit en plus d'insérer plusieurs notes en bas de page lorsque sa fiction s'éloigne de l'Histoire. Par exemple, le curé de son récit se nomme Alphonse Bordereau, mais l'auteure spécifie, en bas de page, le nom du véritable curé de Val-Jalbert³³. Ce métadiscours illustre très bien la volonté de l'auteure de faire preuve de rigueur historique, mais révèle néanmoins une faille dans la validité de sa démarche. Si l'objectif de Dupuy est de faire revivre l'authentique Val-Jalbert de 1920, le lecteur peut se demander pourquoi elle ne donne pas d'emblée le nom du curé véritable à son personnage ou pourquoi elle n'écrit tout simplement pas un essai historique. Et si son objectif est d'offrir une œuvre de fiction, à quoi bon fournir une note en bas de page qui rompt à la fois le fil du récit et le pacte de lecture?³⁴ Nous en concluons que l'intérêt, pour Dupuy, d'ajouter ces notes se situerait essentiellement dans l'*apparence* d'authenticité et de rigueur historique qu'elles fournissent.

Ce type d'économie du paraître, davantage qu'une quête d'authenticité, parsème les discours sur Val-Jalbert. C'est dans cette optique que Cimon recommande la construction d'une clôture de près de deux kilomètres le long de la rivière, tout en spécifiant qu'elle doit être d'apparence rustique³⁵. De plus, selon le site Internet officiel du village historique, les visites guidées sont maintenant offertes à bord d'un « trolley bus à l'ancienne³⁶ », et la façade arrière du nouveau bâtiment d'accueil, celle visible une fois entré sur les lieux, est la réplique d'une vieille gare, deux éléments n'ayant vraisemblablement

33. Marie-Bernadette Dupuy, *op. cit.*, p. 29.

34. Le pacte de lecture est un ensemble de codes qui déterminent l'horizon d'attente du lecteur et lui indiquent s'il doit croire ce qui est écrit (comme dans un article de journal ou une autobiographie par exemple) ou s'il doit faire semblant d'y croire (comme dans le cas d'un roman) : « Le pacte autobiographique s'oppose au pacte de fiction. Quelqu'un qui vous propose un roman (même s'il est inspiré de sa vie) ne vous demande pas de croire pour de bon à ce qu'il raconte : mais simplement de jouer à y croire. » (Philippe Lejeune, « Pacte autobiographique », http://www.autopacte.org/pacte_autobiographique.html [8 février 2012])

35. Jean Cimon, *op. cit.*, p. 10.

36. Village historique de Val-Jalbert, « Village historique de Val-Jalbert. Activités », <http://www.valjalbert.com/fr/activites/> (3 avril 2011).

pas existé à Val-Jalbert pendant les années 20. Cette façon d'inonder les visiteurs d'éléments « à l'ancienne » laisse croire qu'un retour à l'apparence originelle du village n'est pas une préoccupation majeure à Val-Jalbert et qu'elle cède plutôt le pas à ce que Nepveu décrit comme une « disneyification » du passé :

Nous savons combien la muséification du passé — voire sa « disneyification » — est une démarche fréquente sur ce continent, combien le culte du nouveau s'y marie volontiers avec le culte du faux-vieux, de l'antique comme pur indice du passé³⁷.

Ce culte du faux-vieux, de l'apparence d'un retour aux années 20, a débuté par la rénovation de l'hôtel du village « tel qu'il était autrefois » et coïncide inévitablement avec la quête d'une authenticité originelle dans laquelle s'inscrit Val-Jalbert. Néanmoins, puisque cet autrefois est à jamais révolu, les efforts investis pour le recréer et le magnifier relèvent davantage d'un fétichisme que d'un retour aux sources, et frôlent souvent la caricature dans les discours plus récents.

Les deux quêtes d'authenticité — le sans artifices et l'original —, qui semblent irréconciliables dans un lieu comme Val-Jalbert, y cohabitent toutefois et créent une distorsion temporelle difficile à camoufler. Dans l'émission *Le Québec de Jean-Claude*, l'animateur Jean-Claude Germain présente Val-Jalbert comme « un merveilleux souvenir figé dans le temps³⁸ », mais, au contraire, le temps y semble toujours en mouvement. En effet, Martin Cloutier, incarnant le rôle du maire Willy Fortin, parle de l'âge d'or de Val-Jalbert parfois au présent et parfois au passé. Les diverses temporalités se superposent lorsqu'il se promène devant des maisons en ruine en s'exprimant toujours comme le maire en fonction : « Tout appartient à la compagnie, tout le monde est en loyer ici³⁹. » Un enchevêtrement historique semblable se perçoit également sur le site Internet officiel du village historique. Les distinctions entre

37. Pierre Nepveu, *op. cit.*, p. 20.

38. Martin Fournier, *op. cit.*

39. *Ibid.*

les époques sont souvent niées, donnant lieu à certaines affirmations équivoques : « Dans l'étal de boucherie, costumes et décors d'époque sont à la disposition des visiteurs qui désirent prendre une photo de famille toute spéciale⁴⁰. » Cette formulation laisse croire que la boucherie est toujours en opération, bien qu'un étalage de viande ne soit probablement pas le décor auquel on fait référence pour cette « photo de famille toute spéciale ». Ces incohérences temporelles coïncident avec la conclusion de Pierre Nepveu, qui affirme que la démarche soutenant les modifications apportées à la maison Nepveu n'a de logique que la négation du temps humain⁴¹. Le site touristique de Val-Jalbert s'inscrit donc dans le discours comme un lieu où même le temps est artificiel, introduisant dans le présent certains éléments sélectionnés du passé.

L'authenticité du village historique de Val-Jalbert, pourtant mise de l'avant dans le discours interne récent, est plutôt confondue avec une saveur « à l'ancienne » dans les représentations étudiées. Les réflexions de James H. Gilmore, dans son ouvrage *Authenticity: What Consumers Really Want*, pourraient expliquer pourquoi cette étiquette que se donne Val-Jalbert ne peut être qu'une façade. Il affirme : « Nothing offered by any business is authentic; it's all artificial and utterly fake, being manmade, mechanical and monetary. If you pay for any thing [...] that thing becomes offering and therefore cannot be authentic⁴². » Selon Gilmore, l'authenticité consiste ainsi en un sceau que l'on appose sur un produit pour attirer une clientèle, mais elle ne peut qu'être forgée de toutes pièces. L'exigence de rentabilité du site touristique, en plus d'entraîner automatiquement son inauthenticité, influencerait ainsi la formation d'une idée de Val-Jalbert en lui apposant des qualificatifs attrayants.

40. Village historique de Val-Jalbert, « Village historique de Val-Jalbert. Activités », *op. cit.*

41. Pierre Nepveu, *op. cit.*, p. 20.

42. James H. Gilmore, *Authenticity: What Consumers Really Want*, Boston, Harvard Business School Press, 2007, p. 89 : « Rien de ce qui est offert par une entreprise n'est authentique; tout cela est artificiel et tout à fait faux puisque c'est fabriqué, mécanique et monétaire. Si vous payez pour quelque chose [...] cette chose devient une marchandise et ainsi ne peut être authentique. » [nous traduisons]

De village de compagnie à village-compagnie

Sur la quatrième de couverture d'*Ils étaient venus pour...*, on affirme que la pièce « évoque l'aventure de Val-Jalbert, un des plus grands ratés de l'histoire de l'industrialisation au Québec⁴³ ». Dans cette pièce, Marie Laberge met en scène l'exploitation des ouvriers de Val-Jalbert et illustre l'inutilité de leurs sacrifices lors de la fermeture du village. La représentation se termine par une chanson, interprétée par tous les comédiens, qui est adressée aux spectateurs afin de les inciter à ne pas répéter l'Histoire :

Écoutez bien qui êtes ici / Ce que ces gens avaient à dire /
Ils vous appellent, ils vous supplient / De vous secouer pour
votre avenir / Ne plus être des étrangers / À ses moyens à
son pays / Ne plus jamais être soumis / Comme une brebis,
comme une brebis⁴⁴.

Parmi les discours étudiés, seul le texte de Laberge fait référence à l'histoire du village comme à un symbole de l'échec de l'industrialisation. Toutefois, comme dans *Ils étaient venus pour...*, les récits de fiction où figurent les villes et villages abandonnés du Québec sous-tendent souvent une rébellion du petit contre le pouvoir du plus grand. Le roman *La nuit des perséides*⁴⁵, dont l'action se déroule à l'Anse-Saint-Étienne⁴⁶, raconte la révolte d'un ouvrier dont la fille est mise à mort à la suite des manigances du curé et du gérant anglophone de l'usine du village. Dans le film *Les Smattes*⁴⁷, qui relate la fermeture du village de Saint-Paulin Dalibaire⁴⁸, les deux protagonistes se battent contre le gouvernement

43. Marie Laberge, *op. cit.*, quatrième de couverture.

44. *Ibid.*, p. 124.

45. Alain-Jean Tremblay, *La nuit des perséides*, Montréal, Quinze, 1989, 309 p.

46. L'Anse-Saint-Étienne était un village de compagnie établi sur les rives de la rivière Petit-Saguenay, au Québec. Il a été abandonné après qu'un incendie, le 5 juin 1900, ait ravagé son moulin à scie et toutes les habitations de ses ouvriers (Village de Petit-Saguenay, « Histoire. Village de Petit-Saguenay », <http://www.petit-saguenay.com/contenu/histoire> [15 août 2011]).

47. Jean-Claude Labrecque, *Les Smattes*, Québec, 1972, 86 min.

48. Saint-Paulin Dalibaire est un ancien village du centre de la Gaspésie, au Québec, qui fait partie des onze villages ouverts à la colonisation pendant la

et les forces policières afin de demeurer sur le territoire où ils sont nés. Finalement, dans la pièce *Villes mortes*⁴⁹, qui situe l'un de ses quatre monologues dans un rassemblement commémoratif de la ville de Gagnon⁵⁰, quatre femmes luttent contre l'objectivation patriarcale et capitaliste. Cette constante façon, chez les écrivains québécois, d'associer les villes et villages abandonnés à la lutte contre l'oppression, tend à relier, comme le fait Laberge, ces lieux désertés et les échecs essuyés par la société québécoise, particulièrement ceux ayant trait à certains aspects du développement industriel. Toutefois, dans le cas de Val-Jalbert, les discours récents se déploient davantage autour de la glorification du progrès engendré par l'industrie, comme dans *L'enfant des neiges* de Marie-Bernadette Dupuy. Le roman, publié en 2008, ne traite pas d'exploitation de la classe ouvrière ni de révolte des employés mis au chômage. Val-Jalbert y est présenté comme un village moderne, dont les habitants étaient choyés par le développement technologique. Cette différence majeure entre le récit de Laberge et celui de Dupuy nous incite à croire que, pendant les trente années séparant la publication des deux œuvres, quelque chose a changé dans le discours sur Val-Jalbert.

C'est l'avant-gardisme de ce petit village de région qui est systématiquement repris dans les discours récents faisant revivre le

Deuxième Guerre mondiale et fermés par le gouvernement dans les années 60-70 : « Afin de réduire le taux de chômage en Gaspésie, un des moyens préconisés par le BAEQ [Bureau d'aménagement de l'Est du Québec] fut de vider les paroisses ou les localités de l'arrière-pays où, il est vrai [...], on vivait généralement dans une pauvreté qui nécessitait des mesures de redistribution massive des richesses sous forme de transferts gouvernementaux ou d'allocations sociales. » (Jules Bélanger, Marc Desjardins et Yves Frenette, *Histoire de la Gaspésie*, Montréal et Québec, Boréal express et Institut québécois de recherche sur la culture, 1981, p. 669)

49. Sarah Berthiaume, *Villes mortes*, Montréal, Éditions de Ta Mère, 2013, 100 p. La pièce a été mise en scène par Bernard Lavoie, à la salle Jean-Claude-Germain du Théâtre d'Aujourd'hui, à Montréal, en avril 2011.

50. Gagnon était une ville minière de la Côte-Nord, au Québec : « À la fin des années 1950, la Québec Cartier Mining crée la localité de Gagnon [...]. La ville est incorporée en 1960. Elle possède une église paroissiale, de nombreux services et quelque 1 000 unités de logements pour ses 4 000 résidents. [...] [Gagnon] survivra ainsi jusqu'à son abandon final en juin 1985. Au cours de l'été suivant, la ville sera rasée de fond en comble. » (Pierre Frenette, *Histoire de la Côte-Nord*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1996, p. 502-503)

passé de Val-Jalbert. La page d'accueil du site Internet officiel du village historique insiste sur cet avant-gardisme pour faire la promotion du site touristique : « Venez découvrir comment les gens vivaient dans ce village ultra-moderne où, vingt-cinq ans avant le reste du Québec, ses habitants profitaient de l'électricité et de l'eau courante⁵¹. » Ces deux éléments, l'eau courante et l'électricité, font également partie des descriptions du Val-Jalbert d'autrefois dans *Le Québec de Jean-Claude*, où Martin Cloutier insiste sur ce modernisme qui rendait Val-Jalbert exceptionnel : « Tout le monde voulait venir travailler ici pour avoir cette richesse-là, c'était extraordinaire⁵². » Il illustre même son propos en affirmant que les visiteurs soufflaient sur les ampoules électriques à Val-Jalbert, car on s'éclairait encore à la lampe à l'huile partout ailleurs dans la région.

L'eau courante et l'électricité, fournies aux villageois par la compagnie, figurent également dans les deux œuvres de fiction étudiées. Laberge, qui fait parler les femmes des premiers ouvriers de l'usine, souligne, avant de décrire les désillusions qui les frapperont ensuite, que leurs conditions d'habitation sont exceptionnelles : « Ecoute [*sic*] un peu, on a l'eau courante à même la cuisine, dans maison, pis entendre parler qu'on s'rait pas loin d'avoir l'électricité⁵³. » Dans le récit de Dupuy, le père de l'héroïne, sur le point d'abandonner son enfant aux soins des religieuses de Val-Jalbert, se console en se disant que sa fille profitera d'un confort inégalé dans la région⁵⁴. L'importance de l'électricité et de l'eau courante dans les discours étudiés semble être une façon de fournir facilement aux visiteurs une identité pour Val-Jalbert : celle de petit village avant-gardiste. Dans *Culture on Display*, Bella Dicks affirme que, pour être visitables, les lieux se réclament de valeurs culturelles qui « have come to be seen as a place's identity, the possession of which is key to the important task of attracting visitors. And this identity is

51. Village historique de Val-Jalbert, « Village historique de Val-Jalbert. Accueil », *op. cit.*

52. Martin Fournier, *op. cit.*

53. Marie Laberge, *op. cit.*, p. 29.

54. Marie-Bernadette Dupuy, *op. cit.*, p. 15.

expected to be easily accessed by those visitors⁵⁵ ». L'accent mis sur le modernisme technologique de Val-Jalbert lui procurerait ainsi une identité limpide, facilement saisissable pour le visiteur, et sans doute plus festive et attrayante que le récit de la lutte contre l'oppression véhiculé par la pièce de Laberge et les autres œuvres relatives aux villes et villages abandonnés du Québec.

Cette distinction entre le discours entourant Saint-Paulin Dalibaire ou Gagnon et celui sur Val-Jalbert s'explique par l'importance de la rentabilité et de la popularité touristique du lieu. Alors que seuls les anciens résidents et les grands amateurs de villes fantômes visitent les restes de Gagnon et de Saint-Paulin Dalibaire, on veut attirer des milliers de personnes par année à Val-Jalbert. Déjà dans le rapport de Cimon, il est clair que la survie de l'endroit dépendra de sa viabilité économique lorsque l'urbaniste recommande de développer un site touristique « riche de promesses pour l'économie de la population du Lac-Saint-Jean⁵⁶ ». Aux investissements majeurs nécessités par les premières rénovations du village fantôme, Cimon ajoute donc les dépenses occasionnées par l'aménagement d'un terrain de camping, d'une plage et d'une nouvelle route plus sécuritaire, dans l'optique d'augmenter radicalement le nombre de touristes visitant Val-Jalbert. Et le succès de cette stratégie est sans équivoque : avec ses 60 000 visiteurs par année, le site touristique a un chiffre d'affaires annuel d'environ deux millions de dollars et il est considéré par ses promoteurs comme l'un des plus beaux attraits de la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean⁵⁷.

Confirmant l'importance de rentabiliser le lieu, les derniers aménagements du village historique de Val-Jalbert, grandement publicisés sur son site Internet officiel, sont aussi orientés vers un accroissement de la clientèle touristique plutôt que vers la protection

55. Bella Dicks, *op. cit.*, p. 1 : « en sont venues à être vues comme l'identité d'un lieu, ce qu'il est primordial d'avoir pour attirer des visiteurs. Et on attend de cette identité qu'elle soit facilement accessible pour ces visiteurs. » [nous traduisons]

56. Jean Cimon, *op. cit.*, p. 1.

57. Village historique de Val-Jalbert, « Village historique de Val-Jalbert. Histoire. Ligne du temps », <http://www.valjalbert.com/fr/histoire/> (3 avril 2011).

de ce lieu patrimonial. Au coût de 19,7 millions de dollars, ces aménagements sont principalement : la reconstruction du toit de l'usine, la création d'un nouveau belvédère en verre, la construction d'un nouveau pavillon d'accueil et, finalement, la rénovation complète de l'hôtel et des maisons doubles du village pour en faire des chambres d'hôtel luxueuses⁵⁸. Comme pour toute entreprise privée, la direction du village historique tente, par ces ajouts, d'accroître et de fidéliser sa clientèle, comme l'indique Guy Moreau, le président de la Corporation du Parc régional de Val-Jalbert : « Nous devons modifier la perception de déjà-vu notamment auprès des gens de la région qui sont nos ambassadeurs⁵⁹. » Cette valorisation du progrès et de la nouveauté, au service de la rentabilité du lieu, est soutenue par le discours interne contemporain sur Val-Jalbert, et cette représentation, en misant sur l'avant-gardisme du village et en occultant sa fin tragique, a pu influencer certains des discours plus récents, comme *L'enfant des neiges* et *Le Québec de Jean-Claude*.

Les représentations que nous avons étudiées du village de Val-Jalbert, parues depuis le début de sa vocation touristique, ont permis de conclure que ce lieu a été trop rénové pour être encore décrit comme un village fantôme et qu'il problématise la notion d'authenticité en juxtaposant plusieurs conceptions divergentes de ce que devrait être un Val-Jalbert authentique. Par contre, la plupart des discours convergent autour de l'exigence de rentabilité du site touristique de Val-Jalbert. Les discours internes sur Val-Jalbert nous ont appris que cette rentabilité est assurée par l'attrait des visiteurs envers la nouveauté, ce qui va pourtant à l'encontre des valeurs que le site voudrait véhiculer à travers ses diverses représentations, soit celles de « village fantôme » et de « lieu authentique ».

58. Village historique de Val-Jalbert, « Village historique de Val-Jalbert. Nouveautés 2011 », <http://www.valjalbert.com/fr/nouveautes/> (3 avril 2011).

59. Village historique de Val-Jalbert, « Communiqué. Première phase réussie : plus de touristes à Val-Jalbert », <http://www.valjalbert.com/admin/webroot/uploads/new/2010-11-15%20communiquede%20presse%20bilan%20de%20saison.pdf> (3 avril 2011).

Ces conclusions au sujet du site touristique de Val-Jalbert témoignent du peu d'importance que nous accordons aujourd'hui aux ruines industrielles. Nul n'aurait l'idée de rénover le Colisée de Rome et d'y tenir des combats de gladiateurs fictifs, ni d'aménager des chambres d'hôtel luxueuses à même les ruines de Pompéi, mais on n'a pas hésité à faire subir ces transformations aux vestiges de Val-Jalbert. L'histoire du développement industriel au Québec n'est peut-être pas assez lointaine, ou assez noble, pour qu'on sente le besoin de préserver ses ruines. Peut-être que la nature même du village, qui a toujours eu pour fonction de générer du capital, nous a incités à ignorer ces manquements à sa patrimonialisation, cette « disneyification » du lieu au service de l'industrie touristique régionale. Quoi qu'il en soit, « modifier la perception de déjà-vu » nous semble une façon assez hasardeuse de conserver cette page de notre patrimoine historique.

Pour l'instant, les investissements majeurs des gouvernements permettent de renouveler cycliquement l'intérêt des visiteurs de Val-Jalbert. Toutefois, lorsqu'ils cesseront d'investir d'aussi importantes sommes pour offrir de l'inédit aux touristes et que le village n'aura plus rien de fantôme ni d'authentique, il sera intéressant de voir ce qu'on dira de cette attraction touristique vieillissante. Peut-être le site aura-t-il une seconde chance de devenir un village fantôme, un témoin de l'échec de l'industrie, touristique cette fois-ci, au Québec.